



HAL
open science

L'élaboration d'une figure du poète-médecin dans La Chronique médicale (1919-1940)

Thomas Augais

► **To cite this version:**

Thomas Augais. L'élaboration d'une figure du poète-médecin dans La Chronique médicale (1919-1940). Alexandre Wenger; Julien Knebusch. Réseaux médico-littéraires dans l'Entre-deux-guerres, Epistémocritique, p. 47-64, 2018, Epistémocritique, 979-10-97-361-07-5. hal-03960313

HAL Id: hal-03960313

<https://hal.sorbonne-universite.fr/hal-03960313>

Submitted on 27 Jan 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial - NoDerivatives | 4.0 International License

L'Élaboration d'une figure du poète-médecin dans *La Chronique médicale* (1919-1940)

Thomas AUGAIS

Fondée en 1894, *La Chronique médicale* s'affirme dès son premier numéro comme une revue de médecine « dont le fond comme la forme sera littéraire autant que professionnel », écrit son directeur Augustin Cabanès (*Programme*, 1), et dont le but sera de « grandir » la « situation unique » que le médecin occupe dans la « société de nos jours ».

Cette revue semble avoir son âge d'or derrière elle en 1914, alors que la guerre la contraint à passer d'une publication bi-mensuelle à une publication mensuelle. Cabanès n'est pas parvenu à faire reconnaître par ses collègues parisiens la scientificité de la méthode « médico-historique » qu'il promeut et se heurte à l'opposition des historiens aussi bien que des médecins. Tombée dans une farouche propagande anti-allemande pendant la guerre, la « revue de Cabanès » survit néanmoins à la mort de son fondateur en 1928 et poursuit, malgré un déclin manifeste, son projet encyclopédique touchant tous les aspects du monde médical et bénéficiant de l'implication d'un lectorat élargi à toute la France, à la Belgique et à la Suisse, jusqu'à son extinction en 1940.

Placée sous le signe de la personnalité singulière et controversée d'Augustin Cabanès, la revue occupe, au cœur des réseaux médico-littéraires de l'Entre-deux-guerres, une position centrale que nous analyserons à partir de la place qu'elle réserve à la poésie. Quelle figure du « médecin-poète » se détache de cette construction collective d'un corps médical militant et soucieux de sa propre image ? Quelle vision de la poésie émerge de ce discours polyphonique et apologétique ?

I. La « revue de Cabanès »

« Revue bi-mensuelle de médecine historique, littéraire et anecdotique », la *Chronique médicale* révèle, par le choix de son sous-titre, les tensions entre une médecine humaniste, tournée vers l'histoire et la littérature, et l'attrait pour l'anecdote qui constitue le fonds de commerce, la clef du succès de son directeur-rédacteur en chef, Augustin Cabanès. Fils de pharmacien ayant suivi la voie paternelle pour devenir interne des hôpitaux de Paris en pharmacie et docteur en

médecine, celui-ci finit par s'« évader¹ » à sa manière de la médecine, pour reprendre une expression qu'il popularisera dans la *Chronique médicale*, et se consacre entièrement à ses travaux d'érudition à partir de 1898. Publiant deux volumes par an en moyenne dans les trente dernières années de sa vie, il se borne, écrit-il dans sa préface aux *Indiscrétions de l'histoire* en 1903 à « présenter les faits », laissant aux lecteurs le soin d'en « dégager la moralité » (*Indiscrétions*, XI). Journaliste chroniqueur, Augustin Cabanès collabore à divers journaux médicaux ainsi qu'à la grande presse. À aucune revue son nom ne s'est pourtant aussi durablement attaché qu'à *La Chronique médicale* (*House-Organ*² fondé par Eugène Chassaing³). Spécialisée dans la fabrication des produits physiologiques, la maison Chassaing⁴ est connue pour des produits comme la Phosphatines Falières ou la Poudre laxative du D^r Souligoux, que le lecteur voit défiler d'un numéro à l'autre dans les encarts publicitaires de la *Chronique médicale* et dans la rubrique « La médecine des praticiens », qui n'a d'autre objet que de vanter lesdits produits. La vocation médico-historique du D^r Cabanès ne va donc pas sans susciter le scepticisme de certains de ses contemporains, comme l'historien de la pharmacie Eugène-Humbert Guitard (158), pour lequel Cabanès cherche avant tout à « émousser » le public. Pour son plus féroce détracteur, le D^r Witkowski, auteur en 1915 sous le pseudonyme d'Aristarque d'un portrait au vitriol de son confrère⁵, celui-ci, sous « l'habit du docteur », dissimule « l'âme » (*Silhouettes*, 17) du pharmacien. Sous l'impulsion de Chassaing et Prunier, qui désiraient fonder un périodique bi-mensuel « destiné à répandre leurs excellents produits », Cabanès est devenu le « fondateur et directeur d'une entreprise de publicité pharmaceutique, nous voulons dire de la *Chronique Médicale* [...] qui est adressée, 'à titre gracieux',

¹ « Les évadés de la médecine » est le titre d'une rubrique de la *Chronique médicale* consacrée aux médecins qui ont abandonné la médecine pour poursuivre une autre carrière (artistique, politique, littéraire, etc.).

² Publication utilisant le journalisme scientifique à des fins publicitaires.

³ Directeur de la Maison Chassaing.

⁴ Voir l'exposition temporaire « La Chronique médicale (1915) » sur le site de la *Société d'Histoire de la Pharmacie* : <https://www.shp-asso.org/index.php?PAGE=expositionchroniquem>. Page consultée le 26 janvier 2017.

⁵ Un exemplaire est consultable à la Bibliothèque de l'Académie de Médecine [cote 55054 (1)], avec cette mention : « Brochure très rare. L'auteur, le D^r Witkowski, craignant un procès, la fit détruire ».

aux 22000 médecins de France et à ceux de Belgique, de Suisse, etc., lesquels en sont les principaux collaborateurs⁶. » (14)

Le succès de cette entreprise s'appuie sur la vogue de la médico-littérature au tournant du siècle, dont Cabanès et Maurice de Fleury sont les principaux acteurs. Réponse du corps médical à la quête du « document humain » (Goncourt, 222) dans la littérature du XIX^{ème} siècle, et en particulier dans le roman naturaliste, la médico-littérature conduit à une porosité des frontières entre la littérature et la médecine : « En inversant la démarche des romanciers qui se revendiquent de la science médicale, écrit Laure de La Tour (§38), les médecins à leur tour traitent l'œuvre littéraire comme un document – tout en prétendant à l'écriture. En ce jeu de miroirs, chaque champ disciplinaire tente de s'emparer du savoir de l'autre. » Pour Cabanès, littérateurs et historiens ont « profit à tirer de leur commerce avec les médecins » (cité par Laignel-Lavastine, 80). Chaque numéro de la *Chronique médicale* s'ouvre donc en général sur un grand article médico-historique ou médico-littéraire et se termine, après des rubriques intermédiaires qui varient au cours de l'histoire de la revue, par les rubriques « correspondance médico-littéraire » (questions et réponses des lecteurs) et « Chronique bibliographique » (une critique des livres de médecine, d'histoire de la médecine ou des ouvrages littéraires écrits par des médecins ou liés à la médecine reçus par Cabanès dans ses bureaux).

En 1908, Cabanès crée la *Société médico-historique, littéraire et artistique*, laquelle se propose, avec le parrainage de Victorien Sardou, Louis Landouzy et Paul Bourget, d'étudier « non point l'histoire de la médecine, mais l'histoire générale, la littérature et les arts, envisagés dans leur rapport avec la médecine⁷ ». Fondée peut-être car, comme le souligne avec quelque malice Aristarque, fonder « une société dont le besoin ne se fait nullement sentir », c'est « le plus sûr moyen d'y être admis » (28), la *Société médico-historique* entre en concurrence directe avec la *société Française d'histoire de la médecine*, fondée elle-même en 1901 par le D^r

⁶ Aristarque décèle les prémices au XIX^{ème} siècle, puis l'avènement de tels « périodiques littéraires et commerciaux, gratuits et quasi obligatoires, à la façon de l'instruction laïque », miroirs d'une industrie pharmaceutique triomphante avec laquelle Cabanès s'acoquine, ainsi la *Médecine internationale illustrée* du pharmacien Robin et la *Revue thérapeutique* du pharmacien Houdé, distribuées gratuitement au corps médical et qui ne doivent qu'aux articles de Cabanès « de ne pas être mis[es] au panier » (14-15).

⁷ Dr Laignel-Lavastine, professeur agrégé de la faculté de médecine de Paris, ancien président Société Française d'Histoire de la Médecine. Voir *Un grand historien, le docteur Cabanès*, op. cit., p. 77.

Prieur, mais ne parvient pas à la dépeupler et, « après quelques séances espacées », meurt « de langueur [...] vers 1911. » (28)

Jean-François Hutin, auteur d'une étude sur Cabanès, fait l'hypothèse d'un conflit entre celui-ci et ses principaux confrères parisiens. De nombreux médecins, dont certains collaborateurs réguliers de la *Chronique médicale*, étaient en effet membres des deux sociétés à la fois. Or ces noms, « qui avaient fait le bonheur des lecteurs de *La Chronique* durant ses seize premières années d'existence » disparaissent pour rejoindre la revue *Æsculape*⁸, fondée à cette période, et laissent place à des auteurs moins connus et souvent provinciaux⁹. Augustin Cabanès présente deux candidatures malheureuses à l'Académie de Médecine¹⁰, preuve que le lien qui l'unit à Albin Michel, éditeur de romans à succès, n'offre pas le même gage de scientificité que des éditeurs plus sérieux comme Baillièrre ou Alcan (Hutin, *Clinicien*, 91). Sa vision de l'histoire se résume à la vie intime des hommes illustres et ne tient pas compte des apports du marxisme dans cette discipline (Hutin, *Postérité*, 168). Le rôle du médecin se limite au diagnostic rétrospectif, avec des moyens qui paraissent archaïques au regard de la pathographie contemporaine (169) (analyse génétique, spectromètre). Jean Starobinski, dans sa préface à la réédition de la thèse de Victor Segalen, a critiqué durement cette approche qui transforme l'histoire humaine en « musée pathologique¹¹ » (49). Il faut pourtant rendre justice

⁸ Revue sous-titrée « Sciences, lettres et Arts, dans leurs rapports avec la médecine » comme en écho à la *Chronique médicale* : « Cette revue, écrit Jean-François Hutin, se posait d'autant plus en concurrence avec le journal de Cabanès que le format *in folio* pour les premières années et la papier glacé permettait une riche et belle iconographie, et que de grands noms de la Société Française d'Histoire de la Médecine se trouvaient cette fois derrière le fondateur Benjamin Bord » (Hutin, *Postérité*, 166).

⁹ Comme les docteurs Landouzy, Henri Meige, Gilbert Ballet, Bérillon, Cayla, Delorme, Fiessinger, Gilbert Grasset, Lacassagne, Le Double, Miquel-Dalton, Nasse, Félix Régnauld, Paul Triaire, René Semelaigne (voir Hutin, *Postérité*, 165).

¹⁰ En 1909 et 1912 (Hutin, *Postérité*, 21).

¹¹ « Puisque la littérature voulait présenter de “beaux cas”, faire œuvre de vérité dans le domaine du morbide, il appartenait aux médecins de vérifier et d'homologuer. D'où toute une production “médico-littéraire”, – véritable rapport d'expert sur la nature des cas décrits par les écrivains, sur la réussite ou le peu d'exactitude de la description, etc. Le genre était devenu florissant avec le D^r Cabanès et sa *Chronique médicale*, le D^r Maurice de Fleury, et bien d'autres... Leur champ de compétence ne s'arrêtait pas aux ouvrages contemporains, qui leur renvoyaient, comme en miroir,

à Cabanès, estime Jean-François Hutin, en reconnaissant que la diffusion de ses œuvres et le nombre d'abonnés de la *Chronique médicale* a été un « formidable moyen d'intéresser ses confrères à l'histoire de la médecine » (*Clinicien*, 105).

De fait, pour ce qui concerne la littérature, si la revue n'a accueilli que peu de grandes plumes, elle apparaît comme un des phénomènes les plus significatifs de cette lame de fond qui a porté les médecins vers la littérature autant que les écrivains vers la médecine depuis le XIX^{ème} siècle. Elle pose même les bases d'une généalogie de ce tropisme médico-littéraire, en jetant des regards plus en amont vers les siècles précédents. *La Chronique médicale* indique donc la vivacité de réseaux médico-littéraires qui ne sont pas seulement le fait des milieux mondains où gravitent les « aristocrates » de la médecine, mais implique également la foule anonyme des praticiens qui contribuent à la revue bien au-delà de Paris.

La revue de Cabanès se construit en effet à partir de cette vision de la médecine conquérante qui est celle du « triomphe de l'Europe victorienne » (Darmon, 7). Une telle conception idéalisée, comme elle apparaît encore sous la plume de Maurice de Fleury dans *Le Médecin* en 1926, nous renvoie l'image d'un « aristocrate des temps modernes, un ingénieur du corps humain, un artiste, un arbitre social, un nouveau prêtre, un demi-dieu animé d'une vocation prométhéenne » (Darmon, 7). Pierre Darmon, dans son étude sur le médecin parisien de la Belle Époque, verra cependant l'ouvrage de M. de Fleury comme le « dernier témoignage d'un monde englouti dans le feu de la grande guerre » (7). Cette tentation hégémonique et ubiquitaire d'une médecine en pleine expansion est profondément ancrée dans la personnalité

leur propre discours nosologique. Ils croyaient pouvoir étendre leur dicastère à l'art, à la littérature, aux personnages du passé. La ressource était inépuisable : malades dans l'art, indiscretions de l'histoire, maladies des écrivains, ou des potentats. L'histoire humaine devenait un musée pathologique... Au mieux, c'était l'esquisse d'une histoire des images et des représentations de la maladie au fil des âges. Au pis (et le pis était fréquent), c'était l'outrecuidance du diagnostic rétrospectif, plaqué sur des âges révolus, au nom d'une science qui refusait de se reconnaître elle-même datée et dépassable, sujette à des modes, non-pertinente à l'égard des documents qu'elle prétendait élucider. [...] Au lieu de penser historiquement la médecine et son développement, l'on pense médicalement (selon la médecine d'aujourd'hui) l'histoire humaine : attitude parfaitement justifiée en ce qui concerne les faits de nature (les épidémies du passé) ; mais inacceptable, en ce qui concerne les faits de culture. Le procédé, toutefois, est séduisant, on a conféré à ce genre la dénomination sérieuse de *pathographie* ; il fait encore recette, pour un public habitué à acquiescer aux verdicts de la science. » (Starobinski, 49).

de Cabanès. Elle imprègne l'esprit fortement corporatiste de sa revue : « Il professait, écrit Léon Deffoux dans *L'Ami du lettré*, que le médecin doit avoir, comme on disait autrefois, des 'clartés' sur tout : beaux-arts, belles-lettres, littérature, musique, théâtre, peinture, – et même il va sans dire, sur la médecine. » (cité par Hutin, *Clinicien*, 25) Exprimant une pensée dominante dans les milieux médicaux de son époque, Cabanès renchérit en 1921 :

Le cercle des questions où le médecin peut, doit intervenir, s'élargit chaque jour davantage ; chaque jour s'étend le champ des sciences biologiques, qui débordent de plus en plus leur cadre. De ce champ, déjà vaste, il n'est pas interdit de pousser des pointes dans les terrains voisins et de montrer, par l'heureuse action qu'il exerce, que le médecin y est encore et toujours chez lui. (*Clinique*, 5)

Le maître d'œuvre de la *Chronique médicale* s'affirme donc comme le fer de lance d'une médecine conquérante, dans son ambition de s'imposer comme *la* science de l'homme par excellence. Le « succès de ce genre de travaux si spéciaux » de la revue apparaît au D^r Laveyssière comme « un des caractères de la période médicale contemporaine », indiquant « l'importance croissante de l'art médical qui déborde ses anciennes frontières pour s'intéresser à toutes les sciences ayant pour but l'étude de l'homme » (3). Cette dimension anthropologique, le professeur Euzière¹² la résume dans son hommage posthume à Cabanès, détournant la fameuse phrase de Tércence : « Il était médecin et rien de ce qui est humain ne lui était étranger » (70).

II. Un projet collectif d'ambition encyclopédique : l'exemple de la poésie

Cabanès ne s'est donc pas contenté d'incarner cette figure du médecin humaniste au risque de la compromettre dans les accusations d'imposture et de plagiat (Aristarque, 40) qui le poursuivent, il a réussi à entraîner dans son sillage un corps médical tourmenté comme lui par la première de ses qualités : la curiosité. Si Cabanès mérite en effet sa place dans l'étude des réseaux médico-littéraires de l'Entre-deux-guerres, c'est pour avoir offert au corps médical un outil permettant l'édification progressive et quasiment anonyme d'une encyclopédie médico-historico-littéraire collaborative, une encyclopédie des marges de la médecine. Cabanès propose à son lectorat une revue qui lui ressemble, faite d'un agrégat de toutes ses curiosités, qu'il sait stimuler par ce que Paul Voivenel (42) désigne comme la « *Radio-activité* » de sa « personnalité toujours en fusion » :

Animateur-né, il excite l'inépuisable curiosité des médecins de France, jardiniers précieux de domaines ignorés, spécialistes de Rabelais, de Montaigne, d'auteurs grecs et latins, prospecteurs d'archives locales, archéologues passionnés, qui, trop timides

¹² Doyen de la faculté de médecine de Montpellier.

ou désintéressés pour publier des livres, jettent leur récolte dans cette *Chronique Médicale* si drue et si fertile.

La Chronique médicale prend pour modèle sur ce point une revue à laquelle Cabanès a collaboré au début de sa carrière : *L'Intermédiaire des chercheurs et des curieux*. Cette revue mensuelle était constituée de questions et de réponses de lecteurs sur les sujets les plus variés. Abonnés et collaborateurs se désignaient comme « ophélètes » et « débiteurs obligés », ne signant pas leurs interventions ou alors par de simples initiales ou pseudonymes (voir Hutin, *Clinicien*, 52). Cabanès a donc mis à la disposition des médecins, essentiellement à travers la très populaire rubrique « Correspondance médico-littéraire », un proto-wikipedia dont les contributeurs se contentent souvent de signer D^r Toubib, « un curieux », « un liseur » ou D^r X. Quel que soit le sujet qui attise leur curiosité, les lecteurs savent qu'ils peuvent compter sur la revue pour activer un moteur de recherches de chair et d'os, rassemblant des contributeurs actifs disséminés à travers toute la France, et avides de partager leurs trouvailles, ou de corriger d'éventuelles informations erronées ou incomplètes parues dans un numéro précédent. Un lecteur s'interroge-t-il sur l'étymologie du mot *tutu* ? « Ne cherchez pas, lui est-il répondu, écrivez simplement à la *Chronique médicale* ; c'est bien le diable si quelqu'un de ses lecteurs ne vous donne pas l'étymologie de notre *tutu*¹³ ».

Si la *Chronique médicale* n'est pas une revue qui laisse un grand espace à la création poétique en tant que telle, la poésie y est malgré tout présente de multiples manières et la revue se fait l'écho du lien qui se tisse entre elle et ses lecteurs. Elle est éclairée tout d'abord, au même titre que l'histoire, par la clinique, à travers de multiples

¹³ « Après l'agréable dîner que nous avait offert notre aimable confrère J... à l'occasion d'une quelconque décoration qui lui était venue, on en vint à parler de théâtre, de danse, et, la conversation déviant un peu, du petit jupon court des danseuses, communément appelé *tutu*. Qui demanda d'où pareille expression était venue, je ne sais plus. [Un médecin de la marine propose une étymologie polynésienne, un confrère érudit, après l'Armagnac « de derrière les fagots », dirige tout le monde vers Babylone, les convives s'égarèrent :] Ne cherchez pas, interrompit un vieux pharmacien ; écrivez simplement à la *Chronique médicale* ; c'est bien le diable si quelqu'un de ses lecteurs ne vous donne pas l'étymologie de notre *tutu*. » (Fanau, 19). À la page suivante, le D^r Léré (20), de Vichy, s'interroge sur l'efficacité de la terre de Madou pour la guérison des morsures de serpents à Ceylan : « Parmi les lecteurs de la *Chronique médicale*, y aurait-il quelque voyageur ou médecin colonial qui aurait été témoin d'une de ces guérisons d'autant plus surprenantes que la terre de Madou ne révèle à l'analyse du chimiste que des éléments naturels, sans efficacité thérapeutique ».

articles qui cherchent à interroger l'œuvre des grands poètes en dévoilant les secrets de leur corps, comme le D^r Michaut (190) enquêtant sur la mort de Baudelaire et lançant un appel à « ceux des amis du poète qui peuvent encore nous apporter des documents précieux ».

La revue est ensuite un espace de réflexion sur le langage médical, qui interroge de multiples manières les ressources poétiques des termes médicaux. C'est le cas à travers les innombrables recherches étymologiques, au gré desquelles les contributeurs rivalisent d'érudition, pour dégager de ces fouilles archéolinguistiques un minerai dont le poète peut faire sa pâture, à l'instar de Victor Segalen dans sa thèse, dont la *Chronique médicale* publie un extrait (97-101). La « chronique bibliographique » sur laquelle se termine chaque numéro est enfin l'occasion de saluer certaines parutions importantes dans le domaine médico-poétique. Dans le numéro 17 de 1912, Cabanès (*Sonnets*, 542-3) salue la parution des *Sonnets et vers du docteur*, dont l'auteur lui semble « bien doublement fils d'Apollon, et comme médecin et comme poète », prenant pour sujet de « menus faits de notre profession ».

Si la revue ne s'est pas ouverte plus avant aux poèmes des médecins du vivant de Cabanès, c'est que celui-ci, en cela peut-être plus « pharmacien » que « médecin », dirons-nous avec Aristarque, considère qu'elle « mange le papier ». Si l'Entre-deux-guerres représente un tournant concernant la place de la poésie au sein de la revue, c'est peut-être que la mort de Cabanès laisse les coudées franches à son successeur le D^r Garrigues et aux contributeurs sur lesquels il s'appuie pour ouvrir davantage l'espace de la revue aux mangeurs de papier.

Le numéro de juillet 1928 rappelle en effet qu'« Esculape était fils d'Apollon ». « Rien d'étonnant », dès lors, « à voir ses cousines, les Muses, prendre leurs ébats dans les revues auxquelles il préside » (Cabanès, *Virgile*, 205). Il est désormais loisible au D^r Jean Godonnèche (250), de La Bourboule, de nous confier dans ses méditations poétiques à propos de l'automne, que « dans le silence de [son] cabinet médical, comme au cours de promenades paisibles, il [lui] plaît, en octobre, de [se] recueillir ». En ouverture du numéro suivant, celui de novembre 1933, Émile Quillon se lamente en vers – « Adieu les odorants Étés ! » – dans un sonnet intitulé *Novembre* qui fait comprendre l'inquiétude de feu le D^r Cabanès pour son précieux papier, si cruellement manquant pendant la guerre.

Pourtant dans ces mêmes années se produit un phénomène particulièrement intéressant d'un point de vue médico-littéraire : la *Chronique médicale* se lance dans une vaste recherche concernant les médecins littérateurs, et déploie à travers l'espace francophone ses mille tentacules à l'assaut des salles des ventes, des bouquinistes ou des réserves de bibliothèques où gît tout un patrimoine endormi. En 1921, le D^r Giuliani raconte les circonstances de la création du « groupement

des médecins artistes et littérateurs » et de sa revue *Épidaure*, disparus avec la guerre, et qu'il souhaite refonder¹⁴. La période de l'Entre-deux-guerres voit donc un effort de reconstruction de ce qui s'était édifié à la Belle Époque, en pleine période triomphante d'un corps médical parvenu à la pleine conscience de soi, et qui cherche ses lettres de noblesse dans une littérature qui après l'avoir longtemps raillé se fait le porte-voix de son *kairos*. Ayant déposé ses armes aux pieds de Pasteur et de Claude Bernard, la littérature devient une province à la tête de laquelle la médecine veut placer ses rois, quitte à confondre idéal humaniste et conscience de classe. *La Chronique médicale*, qui est parvenue à traverser la guerre indemne, quoique devenue mensuelle, devient l'arme principale d'une reconquête et offre l'image d'un corps médical qui mobilise ses troupes. Il s'agit de faire corps, mais aussi d'écrire sa propre légende (*legenda est*), en exhumant son histoire. Le médecin littérateur, pour les chroniqueurs médicaux, n'est pas un parvenu des temps modernes, il prend appui sur une tradition séculaire que la revue va se charger de mettre au jour.

Après une enquête sur les médecins-littérateurs¹⁵, un contributeur de la *Chronique médicale* lance cet appel en mars 1930 : « Des revues comme la *Chronique médicale* peuvent merveilleusement aider l'historien futur des médecins-poètes de langue française en signalant par occasion des trouvailles de lecture ou des découvertes de bouquineurs » (Anonyme, *Médecins-poètes*, 65). Une telle perspective philanthropique autant que philomédicale soulève l'enthousiasme de nombreux lecteurs et l'hydre aux innombrables têtes créée par Cabanès se met en chasse, *ad majorem medicinae gloriam*. L'un des premiers à réagir est le D^r

¹⁴ Concernant cette revue, voir *supra* l'article de Martina Diaz.

¹⁵ Enquête qui reçut notamment cette réponse du secrétaire d'*Épidaure* (Voiriez, 242) : « [En réponse à l'enquête sur les médecins littérateurs :] En voici quelques-uns, pris parmi nos collaborateurs, tous médecins et littérateurs : Fernand Guilloteau, poète mort récemment ; Montcouronne (Dr Gaignères), mort également ; Darbret, l'auteur des *Griffes du passé* ; Émile Poiteau, le Barde de l'Artois ; Ch. Guéret, le poète cettois ; Jules Romains, l'auteur de *Knock* ; Auboin, le critique de Laval ; notre directeur : le Dr Giuliani, en littérature Germain Trézel, poète dramatique connu dont les œuvres comme *l'Olifant*, *l'Aveugle*, *le Chant du cygne* ont été jouées avec tant de succès un peu partout et dont Achille Paysant, mort hier, disait : "Puisque Jean Lahor est entré dans l'immortalité, le grand-prêtre d'Apollon, dieu des muses, s'appelle aujourd'hui Germain Trézel !" Notre directeur va me maudire (je vous écris à son insu), mais j'estime que le fondateur du Groupement international des *médecins littérateurs* mérite qu'on le mette quelque peu en vue. Dr Jules Voiriez, Secrétaire de la rédaction d'*Épidaure* ».

Giuliani¹⁶ qui appelle les contributeurs de la revue à fournir des textes pour l'*Anthologie des médecins-poètes* qu'il prépare¹⁷ (129). *Épidaure* et la *Chronique médicale* semblent donc jouer des rôles complémentaires dans le paysage médico-littéraire de l'Entre-deux-guerres : alors que Giuliani travaille à l'anthologie des poètes-médecins contemporains, c'est à une anthologie des poètes-médecins du passé que la *Chronique médicale* se consacre.

III. La conception du médecin-poètes dans la *Chronique médicale*

S'ils ne permettent pas d'évaluer une pratique poétique comme pourrait le faire l'analyse de l'anthologie du D^r Giuliani, ces articles sont pourtant révélateurs de la conception de la poésie qui domine dans le corps médical français et de l'idée que les médecins eux-mêmes se font de la coexistence possible, au sein d'un même individu, entre un médecin et un poète. Chaque article consacré à l'une de ces figures de « médecins-poètes » s'attache en effet de prime abord à évaluer les droits du corps médical à revendiquer cet auteur et déniche en général une thèse de médecine qui règle la question. « Fut-il poète ? », s'interroge alors le rédacteur de l'article une fois la question médicale tranchée, mais alors l'expertise devient beaucoup plus difficile à mener et l'on marche sur des œufs.

Un présupposé, pourtant, apparaît nettement : la poéticité de tel ou tel texte se confond quasi-exclusivement avec l'art de la versification, la convergence de vues étant assez nette avec les affirmations péremptoires de Germain Trézel (Giuliani, *Programme*, 2) en ouverture de la revue *La Flamme*, qui succède à *Épidaure* en octobre 1933 :

La poésie se meurt, dit-on. Non ! La poésie est immortelle ! Mais par poésie, nous tenons à le dire dans ce premier numéro, nous n'entendons pas parler de cette poésie invertébrée, sans rimes ni raison qui triompha quelque temps, mais bien de notre

¹⁶ Voir *supra* l'article de Martina Diaz.

¹⁷ « La *Société des Médecins littérateurs*, fondée en 1913, compte un très grand nombre de médecins-poètes, quelques-uns doués d'un véritable talent, consacré par d'importants prix littéraires. L'idée d'une *Anthologie des médecins-poètes*, qu'exprime la *Chronique Médicale* de mars dernier, est mienne depuis longtemps, et je compte la mettre prochainement à exécution. Aussi serais-je heureux que les poètes, sans doute nombreux parmi les lecteurs de la *Chronique médicale*, qui désireraient figurer dans cette Anthologie, m'envoyassent une centaine de vers, en plusieurs poèmes, afin de me permettre un choix. (Adresse : Revue mensuelle, *Épidaure artistique et littéraire*, 23 cours de la liberté, Lyon). Dr J. Giuliani (Lyon). »

vieille poésie française, aux strophes solides, aux rythmes bien timbrés, aux idées claires, saine et forte, la seule vraie, parce que la seule vraiment humaine.

La régularité du vers devient donc dans la conception de Germain Trézel le paradigme de la santé poétique et le médecin, garant d'un certain hygiénisme, nécessaire pour préserver la poésie des germes qui ont commencé à l'infecter avec le symbolisme et le décadentisme, ne doit rien céder de la rigueur de ses prescriptions. Que l'on puisse être poète en écrivant un « sonnet boiteux », *Les Illuminations* ou encore *Les Champs magnétiques*, Germain Trézel ne semble même pas l'envisager. De même un Henri Mondor¹⁸ ou un René Gutmann¹⁹, s'ils témoignent d'une culture poétique étendue, ouverte à toutes les audaces de la poésie qui leur fut contemporaine, marquent tout de même une nette préférence pour des auteurs qui, comme Mallarmé ou Valéry, n'ont pas renoncé au vers malgré la « crise » (Mallarmé, 360) qu'il traverse. Les médecins prêts à affronter sans aprioris la modernité poétique ne semblent pas avoir voix au chapitre des revues médico-littéraires avant la Seconde Guerre mondiale. Contre les « invitations kantienne » et les « froides extases de l'intelligence » (Giuliani, *Flamme*, 1), Germain Trézel défend quant à lui une conception « populaire²⁰ » de la poésie qui le conduira droit dans les bras du Maréchal, aux premières heures de l'Occupation.

Le « poète » qu'envisage la *Chronique médicale* tend donc à se confondre avec un habile versificateur, un « rimailleur²¹ ». Ainsi la poésie d'Émile Roudier, auteur des *Genêts de Roupeyrac*, réjouit-elle, selon le D^r Georges Petit, les « amateurs de beaux vers » : « Notre excellent confrère Emile Roudié est né poète : il écrit ses vers avec un naturel, qui en fait le charme. L'élégance de la forme, la séduction de la rime, captivent celui qui lit, ou entend dire ces tirades sonores où le classicisme n'est pas défloré par la fantaisie. » (Petit, 274) Cette conception rétrograde, hostile aux innovations formelles, épargne à peine un auteur reconnu, comme Jean Lahor (D^r Henri Cazalis), dont J.-F. Albert (*Cazalis*, 13) loue la « richesse parnassienne » de la rime et le respect des règles de la prosodie traditionnelle. S'il est compté parmi ses qualités d'avoir su « rompre la monotonie de l'alexandrin en le coupant, à la lecture, ailleurs qu'en son milieu et en variant la place d'une césure secondaire », il

¹⁸ Voir *infra* l'article de Cécile Leblanc.

¹⁹ Voir *infra* l'article de Danièle Leclair.

²⁰ « La poésie est essentiellement populaire. Venue du peuple, elle doit rester dans le peuple, être sa chose. » (Giuliani, *Réflexions*, 3). Merci à Martina Diaz de m'avoir communiqué ses recherches à propos de cette revue.

²¹ Mot employé à propos du médecin-poète Nicolas de Bonnecamp (Dujardin, 200).

est en revanche apprécié qu'il n'ait suivi qu'une fois la « fantaisie malheureuse » qui l'a poussé à composer son poème *Les Yeux* entièrement en rimes féminines (13). La majeure partie des articles de la *Chronique médicale* consacrés aux médecins-poètes consiste donc en une fastidieuse recension des entorses faites par les différents auteurs aux règles de la prosodie traditionnelle, dont il faut malgré tout reconnaître que, témoignant d'une excellente culture classique, ils les connaissent parfaitement. Avec une patience de maître d'école, Albert Garrigues (*Castille*, 261) passe donc en revue les 3138 vers de *Poésie pour la Vérité* d'Alauzet de Castille pour relever les cas de non-respect de l'alternance entre rimes féminines et rimes masculines ou les rimes fausses, traquant l'hiatus, le vers de treize syllabes et la faute de grammaire.

Pourtant le censeur sévère reste bien conscient que la « vraie poésie », peut-être, *est ailleurs* que dans cette mécanique un peu froide, mais c'est pour ne s'aventurer qu'avec prudence dans le terrain mouvant que semble constituer cet ailleurs, et, perdant toute assurance, douter même que le médecin puisse être invité à y pénétrer. Volontiers arrogant lorsqu'il s'agit de juger de toute son autorité les poètes qui s'offrent comme des « cas médicaux », le contributeur de la *Chronique médicale* fait preuve d'un étonnant manque d'assurance quant à la coexistence possible, au sein du même être, d'un médecin et d'un poète. Peut-être est-il alors contraint de sacrifier une partie de son idéal humaniste au nom d'une conception étriquée de la poésie, dont le manque d'ouverture se retourne avant tout contre lui.

En effet, le prestige de la poésie est immense, pour le D^r Albert, qui affirme que c'est au poète en lui que Cazalis doit de ne pas avoir sombré dans l'oubli : « De cette œuvre médicale, qu'est-il resté ? Si peu que H.-J. Cazalis serait oublié si Jean Lahor [...] n'avait *acquis une part d'immortalité*. » (*Cazalis*, 13) Si ce prestige est si grand, c'est au nom d'un idéal humaniste réaffirmé avec d'autant plus de force par le même D^r Albert que l'évolution de l'exercice de la médecine semble, de jour en jour davantage, le remettre en question. Les « médecins humanistes » du passé, pour lui, furent « des maîtres » : « En s'intéressant à toutes les choses de l'esprit, ils avaient porté très haut la considération qui s'attachait au titre de docteur, et que notre spécialisation moderne, étroite et utilitaire, ne nous a pas conservée » (*Soliloques*, 88).

Mais ce « sentiment poétique », où les lecteurs de la *Chronique médicale* vont-ils en chercher l'expression ? Particulièrement intéressant en cela est le cas d'Émile Littré, dont on fête le cinquantenaire de la mort en 1932, et dont l'article de la *Chronique médicale* (Anonyme, *Littré*, 150) qui est consacré à ses essais poétiques commence par louer, à son habitude, le versificateur, avant d'envisager l'insuffisance de cette seule habileté pour prétendre au titre de poète :

Le vers est classique sans licences, correct, sans fautes à l'étourdie. La pensée, toujours austère, se traduit claire, simplement, et avec un minimum d'images. Tout

cela, certes, est d'une honnête, d'une honorable versification ; mais, avouons-le, Littré était trop maître de ses pensées pour les abandonner aux caprices de la Muse. Il a fait d'excellents exercices d'école ; mais cela même fit de lui un autre Moïse : il lui fut permis d'apercevoir la Terre Promise de la Poésie ; il ne lui fut pas permis d'y entrer.

Reprenant les propos de M. Fileyssant, auteur d'une thèse de doctorat sur les poèmes de Littré en 1933 à la Faculté de médecine de Bordeaux, l'auteur de cet article anonyme, sans doute Albert Garrigues, reconnaît qu'il ne fallait pas s'attendre « à trouver en Littré un esthète, un de ceux qui donnent pour mission à la poésie de suggérer ce qui est inexprimable et aussi ce qui est éternel » et qui pensent, à l'instar de Baudelaire, qu'elle ne peut, « sous peine de mort ou de déchéance », « s'assimiler à la science ou à la morale » (149). S'il était défendu à Littré d'être le « poète 'pur' » de Baudelaire (150), c'est pour son confrère de 1932 que « ses veillées étaient trop remplies d'études austères pour que la Muse vînt s'asseoir à sa table de travail, sinon en passant, à ces heures grises où l'esprit se rebelle à l'attention studieuse, s'échappe et se repose dans la fantaisie des images et des rythmes » (150).

Le « médecin-poète » dont les numéros de la *Chronique médicale* de l'Entre-deux-guerres nous proposent un portrait-type, à travers une multitude d'exemples déclinés au fil des numéros, semble donc voué à d'insolubles tiraillements entre ses patients et sa muse, vivant la vocation poétique comme une maladie honteuse qu'il vaut mieux cacher, ou si l'on se résout à la rendre publique, ne le faire que sous couvert d'un pseudonyme. C'est ainsi que le D^r Lamiral se diagnostique une *métromanie* (Anonyme, *Lamiral*, 175) qui finit par mettre en péril sa santé. Sous couvert d'humour, cette *captatio benevolentiae* aborde un sujet réel pour le médecin qui tend à considérer ses vers comme un excusable « péché de jeunesse » (Anonyme, *Quillon*, 233). Le médecin qui s'affirme semble demander à l'étudiant d'y renoncer, comme c'est le cas pour Émile Quillon (Anonyme, *Quillon*, 233), auquel la *Chronique* consacre un article un an après sa mort en 1932. Si ce péché persiste, il ne peut lui être attaché plus grande importance que celle d'un simple divertissement sans conséquence, celui d'un honnête homme ayant son « violon d'Ingres²² ». L'aspirant poète-médecin n'est donc pas loin de considérer, comme Marc-Antoine Petit (1766-1811), que « les clients du médecin l'emprisonnent volontiers dans son art et ne lui permettent pas d'en cultiver d'autres », c'est du moins l'opinion du D^r Albert (*Petit*, 195) qui cite à l'appui (195) ces vers de son confrère :

Tu craindras de montrer à des yeux trop sévères
D'un esprit cultivé les talents ordinaires ;

²² Voir *supra* l'article de Martina Diaz.

Et tu ne confieras qu'à des amis discrets
Les faveurs d'Apollon et ses charmes secrets.

De fait, le D^r Albert pense à propos de Marc-Antoine Petit que, comme c'est le cas pour beaucoup de ses confrères amis des Muses exhumés par la *Chronique médicale*, le médecin en lui a « fait tort au poète » (Anonyme, *Quillon*, 235), lui commandant de donner à son poème une utilité thérapeutique et pratique. Or, « il faut être médecin pour trouver cela », considère l'auteur de l'article, estimant que l'auteur d'*Onan, ou le tombeau du Mont Cindre* n'a pas rendu service à sa muse en lui conférant la délicate mission de détourner les jeunes gens du péché :

Marc-Antoine Petit fut un versificateur fidèle aux formes classiques, correct et sage, peut-être trop correct, sûrement trop sage. Il commit l'erreur de confondre la poésie avec la morale, et, pour parler le langage de son temps, de croire qu'Apollon est le serviteur de Minerve. C'est la conception d'un sage, non pas celle d'un poète, dont Petit n'eût ni les envolées, ni les éclatantes images, ni l'oubli de tout ce qui n'est pas l'Art. (Albert, *Petit*, 200)

S'il est intéressant de noter, sous la plume d'un des principaux contributeurs de la *Chronique médicale* des dernières années, cette condamnation parnassienne de la poésie didactique, qui marque tout de même une rupture avec la poétique classique, il reste malgré tout que ces « éclatantes images », le médecin ne semble pas autorisé à aller les chercher dans ce qui fait le fonds de son expérience quotidienne : la confrontation à la maladie et à la mort.

Les pièces reconnues comme « poétiques » dans la production de leurs confrères sont essentiellement pour les auteurs de la *Chronique médicale* celles qui ont trait à l'amour et au sentiment de la nature, consacrant peut-être une poésie du divertissement, au sens pascalien, par laquelle le médecin se détourne du néant auquel sa pratique professionnelle le confronte. Quels sont les indices de ce refoulement ? La poésie de « Notre excellent confrère Emile Roudié », auteur des *Genêts de Roupeyrac* par exemple, s'adresse aux « amateurs de beaux vers et du génie bucolique », le poète y chante avec « simplicité » l'amour du pays natal (Petit, 274). Celle d'Alexandre Delaine en revanche, ne trouve pas cette grâce aux yeux de la *Chronique*, il lui est reproché de n'avoir pas été assez amoureux : un seul poème d'amour sur cinquante pièces (Anonyme, *Delaine*, 123). Mais surtout le médecin en lui a « fait tort au poète » (Anonyme, *Delaine*, 125) en consacrant quelques vers à l'admirable « encéphale » de son fils, « dont le volume écrase / Son faible corps [...] » (Anonyme, *Delaine*, 125) S'il peut apparaître louable de souhaiter garder la poésie pure de tout jargon médical, n'est-ce pas aussi un manque de confiance, un défaut d'estime de soi de considérer tout terme médical comme a priori apoétique, pour revenir à des bienséances classiques surannées, oubliant qu'au « vieux dictionnaire », Victor Hugo a « mis un bonnet rouge ». Un tel

anathème jeté sur le lexique médical se retrouve ailleurs à propos du mot « kyste », qu'il est reproché à Émile Quillon d'employer dans le vers « Nous ponctionnons un crâne à la façon d'un kyste », où le médecin, là encore, « fait tort au poète » (Anonyme, *Quillon*, 235), avant que celui-ci, heureusement, « échappe à l'emprise professionnelle » (Anonyme, *Quillon*, 236) pour retrouver de « jolies audaces d'amoureux » et chanter la caresse « téméraire et douce » des yeux. L'obsession pour la mort manifestée par le « médecin-poète » est en effet qualifiée d'« inattendue » par l'auteur anonyme de l'article : « Chez un homme d'une activité bienfaisante comme fut la sienne, plein d'initiatives et d'allant pour les mener à bien, ceci frappe que la mort lui soit sans cesse présente. » (Anonyme, *Quillon*, 235) Qu'est-ce que cette obsession de la mort, pourtant, peut bien avoir d'inattendu pour un homme qui a disséqué des cadavres pendant ses études et que sa pratique professionnelle met quotidiennement en contact avec la déchéance des corps, un homme qui écrit dans sa correspondance (Anonyme, *Quillon*, 234) :

Et quand, penché sur ton « sujet »
 Tu scalpes à l'amphithéâtre
 Songes-tu que ce corps bleuâtre
 De l'amour fut aussi l'objet

Quillon n'a-t-il pas senti « qu'il était excessif, dans ses *Reliques sentimentales*, de faire parler les vers des tombeaux pendant trente-neuf pages », s'interroge l'auteur de l'article, montrant ainsi que si les contributeurs de la *Chronique médicale* sont à même de comprendre la récusation baudelairienne de la poésie didactique, ils ne sont pas encore en mesure de comprendre aussi bien que l'auteur d'*Une charogne* que de l'œuvre de la mort, la poésie ne saurait se « garder pure », comme la « vie de l'esprit » dans la formule hégélienne placée par Yves Bonnefoy en épigraphe de *Douve* (21), et que la poésie peut être autre chose pour le médecin qu'un divertissement d'humaniste : elle peut accueillir cette vision de la corporéité délivrée de tout idéalisme dont le poète-médecin, refusant de considérer que la médecine peut « faire du tort » à la poésie, si elle sait être un exercice de lucidité et un instrument d'investigation du réel, peut être porteur. Pas plus qu'Émile Quillon dans sa prosopopée des vers du tombeau, la « revue de Cabanès » et de ses successeurs n'aurait été capable de comprendre Gottfried Benn si elle s'y était essayée. Faute d'avoir pu considérer qu'un « médecin-poète » ne doit pas fatalement renier ou occulter le médecin en lui s'il veut être poète, que la poésie, loin d'être condamnée à rester « à côté » de la médecine, en bibelot de la culture bourgeoise, peut-être s'est-elle ainsi condamnée à manquer la meilleure part de l'aventure médico-poétique de son temps.

IV. Conclusion

La *Chronique médicale* disparaît dans sa quarante-septième année, après la parution du numéro de mai-juin 1940. La revue, qui montrait déjà de nets signes d'essoufflement, succombe à l'invasion allemande, le lecteur ne saura donc rien de quelques questions cruciales laissées en suspens, comme le « développement des oreilles avec l'âge » ou les « propriétés diurétiques de l'oignon » (Anonyme, *Correspondance*, 65). La période de l'Entre-deux-guerres aura néanmoins montré la vivacité de ce réseau médico-littéraire capable de poursuivre avec ténacité une entreprise collective de construction du savoir, attentive aux multiples ramifications de la médecine, avec pour principal aiguillon une *curiosité* que Cabanès a su stimuler en la dotant d'un véritable ouvroir de connaissances potentielles, après avoir séduit au son de sa flûte le peuple dispersé des « rats de bibliothèque ».

Un regard plongeant dirigé vers les dernières années de cette aventure singulière révèle la vivacité de l'idéal humaniste auquel le corps médical reste profondément attaché, autant que l'inquiétude devant l'évolution d'une médecine de plus en plus spécialisée. Une nostalgie s'exprime alors volontiers envers tout ce qui, dans le passé médical exhumé par les contributeurs de la revue, montre « en quelle estime étaient tenus les médecins autrefois et à quel rang social ils étaient placés » (Bilot, 77). Cette catégorie sociale dont le prestige est menacé après la période conquérante du XIX^{ème} siècle semble s'arc-bouter sur sa gloire passée et chercher dans l'histoire et la littérature le lustre qu'une époque traversée avec le sentiment du déclin semble lui refuser. Enfermés collectivement dans des préjugés qui condamnent la poésie à rester pour eux un simple divertissement d'humaniste, ils dénie au poète la possibilité de délaisser les prairies agrestes pour, avalant une « fameuse gorgée de poison », rêver de devenir, selon l'expression de Rimbaud, le « suprême Savant » (344). D'autres expériences prouvent déjà à la même époque que la médecine est un chemin qui peut mener vers la poésie, et non un obstacle qui empêche de s'adonner davantage à sa Muse, mais les lecteurs de la *Chronique médicale* ne sont pas suffisamment attentifs à la vérité de l'expérience poétique moderne pour se rendre capables de tenter cette aventure, et préfèrent se tenir avec prudence dans les limites d'un territoire qui les rassure, répétant ces vers de Henri Bédor, médecin-poète du XIX^{ème} siècle, parus dans le numéro d'octobre 1933 : « ... et si tu te délasses / À courtiser parfois les vierges du Parnasse, / Ou bien ou mal traité par l'une ou l'autre sœur, / Suis plutôt, sers toujours Apollon guérisseur » (Anonyme, *Bédor*, 262).

Ouvrages cités

- [Anonyme], « Médecins-poètes », *La Chronique médicale*, n° 3, mars 1930 p. 65-66.
- [Anonyme], « Médecins-poètes, Émile Littré », *La Chronique médicale*, n°6, juin 1934, p. 145-150.
- [Anonyme], « Médecins-poètes [Les *Poésies* du docteur Lamiral, sans nom d'éditeur, 1888, 250 p.] », *La Chronique médicale*, juillet 1932, n°7, p. 175-177.
- [Anonyme], « Médecins-poètes, Émile Quillon », *La Chronique médicale*, n°9, septembre 1933, p. 233-236.
- [Anonyme], « Médecins-poètes, Alexandre Delaine », *La Chronique médicale*, n°5, mai 1934, p. 123-126.
- [Anonyme], « Correspondance médico-littéraire », *La Chronique médicale*, n°3, mai-juin 1940, p. 63-72.
- [Anonyme], « Médecins-poètes, Henri Bédor », *La Chronique médicale*, n°10, octobre 1933, p. 259-263.
- Albert J.-F., « Médecins-poètes, Henri-Joseph Cazalis (Jean Lahor) », *La Chronique médicale*, n°1, janvier 1934, p. 13-14.
- Albert J.-F., « Les soliloques philosophiques d'un médecin-poète [Dr Maurice Klippel, *Poésies philosophiques*, J. Vrin, 1938] », *La Chronique médicale*, n°4, juillet-août 1938, p. 86-88.
- Albert J.-F., « Marc-Antoine Petit, poète », *La Chronique médicale*, n°8, août 1936, p. 193-200.
- Aristarque [Dr Witkowski, G.-J.], *Silhouettes médicales et paramédicales*, I, Le Docteur Cabanès, s.l : s. n, 1915-1916.
- Bilot B., « Le rang du médecin », in « Correspondance médico-littéraire », *La Chronique médicale*, n°3, mars 1932, p. 77.
- Bonnefoy Yves, *Du mouvement et de l'immobilité de Douve* [1953], in *Poèmes*, Paris, Mercure de France, 1986, p. 21-91.
- Cabanès Augustin, « Notre programme », *La Chronique médicale*, n°1, 15 décembre 1894, p. 1-3.
- Cabanès Augustin, *Les Indiscrétions de l'histoire*, vol. 1, Paris, Albin Michel, 1903.
- Cabanès Augustin, *L'Histoire éclairée par la clinique*, Paris, Albin Michel, 1920.
- Cabanès Augustin, « Chronique bibliographique » [*Sonnets et vers du docteur*, de P. Aubert, Paris et Lyon, Maloine, 1912], *La Chronique médicale*, n°17, 1912, p. 542-3.
- Cabanès A., « Le Virgile de l'anatomie », *La Chronique médicale*, n°7, 1928, p. 205.
- Darmon P., *La Vie quotidienne du médecin parisien en 1900*, Paris, Hachette, 1988.
- Dujardin L., « Médecins-poètes, Nicolas de Bonnacamp », *La Chronique médicale*, n°8, 1935, p. 200-206.
- Euzière J., in *Un grand historien, le docteur Cabanès* [discours prononcés à l'inauguration du monument élevé à Gourdon (Lot) le 1^{er} septembre 1929], Paris, Albin Michel, 1930, p. 68-70.
- Fanau (de Lille), « Correspondance médico-littéraire », *La Chronique médicale*, n°1, janvier 1934, p. 19.
- Fleury M. de, *Le Médecin*, Paris, Hachette, 1926.
- Garrigues A., « Médecins-poètes, Alauzet de Castille [Jean Catala] », *La Chronique médicale*, n°10, 1934, p. 261.
- Giuliani J. [Pseud. Germain Trézel], « Médecins-poètes », *La Chronique médicale*, n°5, 1930, p. 129.

- Giuliani J. [Pseud. Germain Trézel], « Programme », *La Flamme*, première année, octobre 1933, p. 2.
- Giuliani J. [Pseud. Germain Trézel], « Réflexions sur la poésie », *La Flamme*, mai 1935, p. 3.
- Giuliani J. [Pseud. Germain Trézel], « La Flamme est ranimée », *La Flamme*, décembre 1940, p. 1.
- Godonnèche J., *La Chronique médicale*, n°10, octobre 1933, p. 250.
- Goncourt Jean et Edmond de, *Journal : mémoires de la vie littéraire*, t. V, vol. 2, Paris, Gustave Charpentier et Émile Fasquelle, 1891.
- Guitard E.-H., « Pour la tombe de Cabanès », *Bulletin de la Société d'histoire de la pharmacie*, 16^e année, n°60, 1928, p. 157-158.
- Hutin J.-F., *Augustin Cabanès (1862-1928), clinicien de l'histoire ou vulgaire anecdotier ?* [s. n. s. d., consultable à la Bibliothèque de l'Académie de Médecine, cote 109433].
- Hutin J.-F., « Augustin Cabanès (1862-1928), Les raisons d'un rendez-vous raté avec la postérité », *Histoire des Sciences Médicales*, t. XLVI, n°2, avril-juin 2012, p. 163-174.
- Laignel-Lavastine [D^r], in *Un grand historien, le docteur Cabanès* [discours prononcés à l'inauguration du monument élevé à Gourdon (Lot) le 1^{er} septembre 1929], Paris, Albin Michel, 1930, p. 77-80.
- Laveyssière L., « Biographie du D^r Cabanès », *Le Correspondant médical*, n°211, 15 juillet 1903, p. 3.
- La Tour L. de, « L'idée de 'document humain pathologique' dans *Les Cliniciens ès lettres* de Victor Segalen », in *Ce que le document fait à la littérature (1860-1940)*, *Fabula*, 16 septembre 2012. En ligne : [<http://www.fabula.org/colloques/document1754.php>] (consulté le 27 janvier 2017).
- Lère [D^r], « Correspondance médico-littéraire », *La Chronique médicale*, n°1, janvier 1934, p. 20.
- Mallarmé Stéphane, « Crise de vers », *Œuvre complètes*, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 1945, p. 360-368.
- Michaut [Dr], « Comment est mort Baudelaire », *La Chronique médicale*, n°9, 1902, p. 186-190.
- Petit G., « Chronique bibliographique » [Émile Roudié, *Les Genêts de Roupeyrac*, pièce en un acte, une plaquette in-12, G. Subervie, Rodez, 1933], *La Chronique médicale*, n°10, octobre 1933, p. 274.
- Segalen Victor, « Le Vocabulaire médico-esthétique », *La Chronique médicale*, n°4, 1903, p. 97-101.
- Starobinski Jean, préface à Segalen, V., *Les Cliniciens ès lettres*, Fontfroide-le-haut, Fata Morgana, 1980, p. 9-35.
- Rimbaud Arthur, [Lettre à Paul Demeny, Charleville, 15 mai 1871], *Œuvres complètes*, éd. A. Guyaux, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 2009, p. 342-349.
- Vallé [Dr], « Violon d'Ingres ! », *Épidaure*, mars 1929, p. 29.
- Voiriez J., « Correspondance médico-littéraire », *La Chronique médicale*, n° 8, 1928, p. 242.
- Voivenel Paul, in *Un grand historien, le docteur Cabanès* [discours prononcés à l'inauguration du monument élevé à Gourdon (Lot) le 1^{er} septembre 1929], Paris, Albin Michel, 1930, p. 41-65.